

TACK



SOMMAIRE

Couverture
photographe :  @noosica modèle :  @claudiolamaison

Poème Le masque des émotions
par **Damien Castets** page 2

TACK'ulture  @pullsquaring page 3

Photographie de **Juliette Miglierina**page 4

Batman white knight : Le chevalier noir tombe le masque
par **Théo Toussaint**.....page 4

Le plaisir coupable : la sociologie pour les enfants
par **Bastien Silty**page 5

Photographie anonymepage 5

Chronique cinéma : Burning
par **Heolruz**page 6

Poster
par  @shirleyflpage 7



UN GRAND MERCI À :

Noosica pour notre double couverture et à son modèle **Claudio**.
À **Mathilde**, **Olivia** et **Pauline** pour leur travail de relecture.
Merci à **Heolruz** pour sa critique cinématographique de qualité et du choix original des œuvres qu'il présente. Merci à **SunnyMel** pour son illustration et à **Damien Castets** pour sa contribution poétique. À **Shirley** pour le poster magnifique proposé dans ce numéro, à **Bastien** pour sa critique pour les grands et les enfants. Merci à **Mayli** pour son article, ainsi qu'à **Juliette** qui publie pour la première fois dans nos pages, nous avons hâte de te voir à nouveau. Merci à **Théo** pour son article comics et à **Maéva** pour son article de développement personnel. Merci à **Noémie** pour la mise en page du numéro.

Merci au **Crous**, à la **Mairie de Pessac** à l'**Université Bordeaux Montaigne** et à la **Mairie de Bordeaux** pour leur confiance.



Le masque des émotions

Le masque,
Aux allures fantasques,
Brille dans une valse,
Empêchant les émotions de faire surface.

Le retirer,
Geste déplacé,
Pourrait entraîner,
Une menace instantanée.

Perte de contrôle,
Et quintessence d'idées folles,
Voilà ce qui attendrait,
L'être au masque extrait.

Mais vivre ainsi,
En contrôlant la folie,
Donnerait aussi,
Une vie éclaircie.

Les émotions,
D'abord dans l'incompréhension,
Entraîneraient l'être dans une chute,
Dépourvue de parachute.

Puis se relevant,
L'être comprenant,
Que les émotions le parcourant,
Lui font vivre des moments exaltants.

Damien Castets



TACK'ULTURE : LE DUO PULL SQUARING



PULL SQUARING - "TIRER AU CARRÉ" EST UN BINÔME ARTISTIQUE COMPOSÉ DE TIFFANNY DOUEL & JORDANE ZITHO.

A travers le médium de la photographie onirique aux couleurs saturées, nous tendons à transcender les comportements sociaux dans un univers décalé mélangeant des influences Folk Horror et Pop Culture.

Attaché à une vision indépendante, notre duo n'hésite pas à déjouer le "langage du politiquement correct" afin de proposer un regard alternatif sur notre société. Il est en effet intéressant pour nous de comprendre le système dans lequel nous vivons, afin de pouvoir le retranscrire dans notre art. Nous avons décidé de nous focaliser sur les scènes banales du quotidien et de l'environnement dans lequel nous évoluons afin de les illustrer à travers un univers décalé tantôt loufoque tantôt dystopique. Nos inspirations visuelles principales sont Pierre et Gilles et Cindy Sherman.

Dans le cadre d'une commande du LaboratoireBX pour l'exposition collective Metamorphosis, nous avons réalisé une œuvre intitulée "orgamécanique". Il s'agit d'une critique sur le rapport de l'Homme à la nature à partir du constat de l'anthroposphère. Il y a aujourd'hui une prise de conscience collective sur les problématiques liées à l'activité humaine, nous entendons de plus en plus parler de collapsologie (effondrement de la civilisation telle que nous la connaissons) : notre œuvre questionne la capacité de l'humain à muter afin de préserver la planète. Nous avons choisi de réaliser une installation mêlant photographies et vidéos diffusées en continu sur des écrans interconnectés. Le sujet principal représenté est la femme primitive au milieu de la nature. Cette dernière s'efface au fil des photos/vidéos pour laisser place à la technologie envahissante, ce qui crée en elle un sentiment de révolte.



Les prises de vues ont toutes été réalisées au Jardin Public de Bordeaux et afin de renforcer le côté primitif de nos mises en scène nous avons collaboré avec Sara Diquelou une artiste maquilleuse qui a réalisé sur le modèle des motifs corporels tribaux inspirés des composants de cartes mères. L'utilisation du maquillage est une pratique ancestrale : il a été utilisé par des civilisations plus en accord avec la nature que nous le sommes aujourd'hui (bien que le motif corporel soit dans l'ère du temps avec par exemple la popularisation du tatouage.) Pour la partie photographique nous nous sommes inspirées du travail de Steve McCurry. Ses portraits très expressifs passent beaucoup par le regard ce qui crée un effet miroir avec le spectateur. Nous voulions que l'expression du modèle soit un élément central de l'œuvre car c'est par celle-ci que passe toute la force du message. Le spectateur est amené à être interrogé : Devons-nous dompter la nature ou apprendre à cohabiter avec ?

C'est la deuxième fois que nous réalisons une série exposée, cette expérience nous permet de nous développer un peu plus artistiquement et d'ouvrir notre démarche afin de travailler une prochaine fois sur une exposition géante. Vous pouvez trouver nos dernières actualités sur notre instagram : pull.squaring. A bientôt pour de prochaines expos !!

 @pull.squaring

LE PLAISIR COUPABLE : *la sociologie pour les enfants.*

Bastien Silty

Dans cette édition spéciale où chacun se dévoile, je dois avouer ce que je fais depuis plusieurs semaines, certains le savent, certains en rigolent, certains s'en fichent et d'autres ne comprennent pas. La majeure partie de mon temps libre (et non-libre) fut occupée par le dessin animé *Foot 2 Rue* de Marco Beretta et Serge Rosenzweig. Je parlerais principalement de la série franco-italienne initiale qui était diffusée sur France 3 et Rai 2 (chaîne italienne) entre 2005-2010 (France) et 2006-2012 (Italie). Avant de rentrer dans les détails, il est important de préciser que cette série est destinée aux enfants (6-12 ans) et distribuée sur le service public. Elle est disponible aussi en accès libre sur Youtube sur la chaîne officielle Foot 2 Rue / Foot 2 rue Extrême.

L'histoire se déroule principalement dans la ville fictive de Port-Marie, une ville du bassin méditerranéen du sud de la France ou du nord de l'Italie. On fait alors la rencontre de différents acteurs de la ville. En commençant par le haut de l'échelle, on retrouve les aristos avec les Riffler dépeints comme des gens pressés dénués de compassion ne vivant que pour être bien vu. Ensuite, se trouve le duo Maroni-Pradé respectivement maire et agent de police. Le premier n'a qu'un seul but, améliorer la réputation de la ville et fente de la vendre comme une ville paisible en bord de mer où la pauvreté n'existe pas, du moins on ne la voit pas. Il existe dans cette ville deux écoles qui cohabitent : l'institut Riffler dirigé par la "Zelle" (diminutif de Mademoiselle, car on est en 2005) et le collège Saint-Xavier. On retrouve la dualité des études françaises entre le privé et le public. Si le premier semble être un lieu de vie paisible et relativement libre, le second se fait dans l'honneur de la tradition de la méritocratie où l'on se dénigre, s'enfonce et dont le seul souhait laissé par ce collège est de le quitter rapidement. Enfin, on retrouve les commerçants qui souhaitent survivre ; et le gang de "Requin", des enfants à la rue qui passent leur temps à s'amuser et trouver de quoi manger.

Avant de passer à la brève étude des bleus, j'aimerais revenir sur les deux jeunes définis comme méchants : Ben dans la saison 1 et Vic dans les saisons 2 et 3. Le premier est un jeune vivant dans un HLM avec son père alcoolique et sans emploi. Il comprend très vite que pour s'en sortir, il doit réussir, les études n'étant pas pour lui, il fait alors tout pour rentrer à l'Olympique (le club de foot professionnel de la ville.) Il n'a donc pas le choix de se faire remarquer pour ses talents footballistiques. D'un naturel leader il se met en tête que représenter Port-Marie lui permettra d'ouvrir les portes d'un monde plus simple. Vic a déjà une vie tracée, fille du principal de Saint Xavier ses notes lui permettent d'intégrer une grande école et de réussir sa vie. Mais ce qu'elle veut, c'est d'abord se venger d'Eloïse et assurer la réussite et l'excellence de l'école de son Papa.

Ben finit avec un meilleur sort que Vic. S'il ne rentre pas à l'Olympique, il intégrera les bleus pour deux matchs, trouvera un travail sur la capitale et montrera à son père qu'il est possible de s'en sortir. On remarque à travers cet exemple que la série tient un point d'honneur : soyez heureux, dans l'illégalité si nécessaire, dans la galère si elle est forcée. A l'inverse, pour Vic, le dessin animé annonce : soyez revanchard, souhaitez écraser les autres et vous ne connaîtrez que les échecs. J'aimerais que la réalité soit si simple, mais je suis forcé de boire du thé et de rêver.

Les bleus (l'équipe principale de la série) sont composés de 5 à 7 jeunes. Sébastien "Tag" Arias Di Soler Tagano, le capitaine des bleus, est le fils d'un révolutionnaire argentin (absent la majeure partie de la série) et vit alors exclusivement à l'Institut Riffler. Gabriel N'Douala, enfant d'une mère sénégalaise et d'un père indien, tous deux médecins, ils sont forcés de vivre loin de Port-Marie. Pensionnaire de l'institut Riffler, il ne souhaite que pouvoir passer plus de temps avec ses parents.

Ensuite, on retrouve les frères jumeaux Tarek et Nordine Zaim : aînés d'une famille de 11 enfants, ils intègrent le pensionnat de Riffler. Rapidement, leur présence dans les bleus se joue entre les week-ends où ils n'ont pas à garder leurs frères et sœurs et lorsqu'ils ont la permission de l'Olympique (qui les recrute lors de la saison 2, une aubaine pour leurs parents qui assument avoir du mal à joindre les deux bouts.) Pour compléter l'équipe, il y a la gardienne : Eloïse Riffler, fille du comte et de la comtesse Riffler à qui appartient l'institut. Elle est dans le collège de Samira, la sixième joueuse bleue forcée de faire son test d'admission dans l'équipe, championne du monde en jogging et sweat à capuche afin de se faire passer pour un homme. Jérémey Weber est le dernier joueur, pensionnaire de l'institut après s'être fait exclure de 9 établissements scolaires.

Ça fait combien de temps que l'on n'a pas apprécié une série avec des personnages ayant un passé aussi riche ?

Cette équipe est au couleur des espoirs de l'époque : celle de La France *Black, Blanc, Beur*. Les différences de chacun étant censées permettre la grandeur de tous et assurer la cohésion. Si la série réussit à faire tenir ces idéaux dans son équipe phare, la France a échoué en déroulant le tapis rouge au racisme. Dans cette lutte contre le racisme, on peut aussi parler de la représentation des différents joueurs. Un mondial de Foot de rue étant organisé à Port-Marie, plusieurs pays sont conviés à participer. On retrouve alors des pays souvent représentés tel que la Chine, le Japon, les États-Unis (on note les 5 filles du Bronx qui représentent le pays) ou le Brésil. Pour autant, on apprécie la présence d'Israël, de l'Ecosse, de l'Océanie, de la Jamaïque, de la Russie, de l'Argentine, de la Roumanie, du Kenya, du Groenland, de l'Afrique du Sud, du Vietnam, de la Tunisie, de la Malaisie, de l'Egypte et du Sénégal. C'est donc un sacré paquet de pays représentés. Quant aux personnages, il est nécessaire de préciser qu'ils ont tous un visage différent (oui, c'est rare de voir tant de différences). Et ils ne sont pas tous blancs mais aux couleurs des habitants du pays. (On salue le whitewashing du reboot des Winx.) Les blagues racistes ne sont pas présentes et ni leurs dessins, ni leurs voix ne sont risibles. On constate aussi la recherche dans la diversité des noms et la tentative de sortir du cliché et de la simplicité.

La série étant destinée aux enfants, il y a aussi le besoin de représenter le pays au travers de ce qui crève l'écran, on retrouve alors les Mangas du Japon, les panthères de Soweto, les Wallabies d'Australie ou les Dreads de Kingston...

Il y a tant de choses à dire sur cette série, notamment sur les relations entre riches et pauvres définies par Tag et Eloïse et cette phrase mythique du capitaine, "c'est sûr que c'est plus simple de passer le week-end avec des bourgeois que de jouer au Foot de Rue." Je pourrais aussi parler de la question de la sécurité avec l'inutilité de l'agent Pradé et l'efficacité du service des Requins du Port qui, grâce à un système ingénieux de transmission d'informations et de connaissance de la ville, évite qu'un joueur se fasse embarquer.

Si je n'ai pas parlé de la Série Foot 2 Rue Extrême, c'est simplement car elle n'embrasse pas la volonté de décrire un système complexe, mais tente seulement de mettre la lumière sur des maux personnels. C'est toujours sympa, mais elle le fait moins bien que l'autre dessin animé du même essaim *Les Minjusticiers*.

Chaque homme évolue dans une société qui lui accorde un privilège de domination et l'autorise voire l'incite à être dangereux pour les femmes afin de préserver le contrôle et l'exploitation de ces dernières. Le simple fait d'être des hommes leur permet de jouir d'une impunité quant à toute violence sexuelle qui rend possible le fait de violer, et même l'encouragement : c'est la culture du viol.

Même un homme allié au féminisme est sexiste puisqu'il a intégré des comportements violents déterminés par la culture patriarcale dans laquelle il s'est construit. Ne pas être imprégné de réflexes qui découlent de la culture du viol est impossible en tant que dynamique incontournable de la culture masculine, il faut alors se concentrer sur la façon dont se manifestent ces réflexes et non sur leur existence. C'est pourquoi il est important de ne pas faire d'exception : tous les hommes sont concernés car tous sont dominants au sein du système patriarcal - et tous doivent se sentir concernés pour remettre en question leurs propres habitudes et y mettre un terme.

N'oublions pas que violer ce n'est pas seulement forcer violemment à un rapport, c'est aussi insister, c'est profiter du sommeil de l'autre, de son état d'ébriété, de son amour, de son incapacité à dire non ou encore abuser de sa position d'autorité ou de confiance.

Ce slogan permet aussi de rendre visible un tabou : dans 94% des cas, les auteurs de violences sexuelles sont des proches de la victime. Il n'y a donc aucun moyen de repérer un violeur et donc d'anticiper un viol ; il n'y a aucun physique, aucun métier, aucune attitude qui nous ferait prendre conscience du danger. Le violeur est un homme lambda qu'on connaît, avec lequel on a déjà discuté, ri ou pris un café. Rien ne permet de savoir qu'il violerait mais pourtant, il viole. Se méfier des hommes, de tous les hommes, semble alors bien nécessaire.

Et c'est bien une charge mentale de plus aux femmes à qui revient la responsabilité de « faire attention » à ces pervers désignés comme marginaux - car ce ne sont qu'une poignée de « déséquilibrés » - mais omniprésents en même temps - car il faut faire attention partout et tout le temps.

“Alors comment faire pour que les hommes cessent de violer ?”

Mayli



Photographie Anonyme.

BATMAN WHITE KNIGHT : LE CHEVALIER NOIR TOMBE LE MASQUE

Théo Toussaint

Comment réinventer une figure mythique de DC Comics vieille de 82 ans ? Batman a vécu des milliers d’aventures, le plus souvent représenté comme le héros parfait, sans faille, le plus grand détective du monde. Il apparaît pourtant que le chevalier noir a été rarement dépeint comme l’antagoniste de son propre récit. Comment le faire basculer dans ses retranchements les plus sombres, si ce n’est en l’opposant à son némésis de toujours, le Joker ?

DÉSTRUCTURER LE PERSONNAGE DE BATMAN

Batman White Knight est une création originale de Sean Murphy, à la fois scénariste et dessinateur sur le projet, issu du récent Black Label de DC Comics. Plus précisément, ce roman graphique est la première production officielle de la collection adulte empreinte de l’éditeur américain. Publié en 2018, le récit reprend les influences bâties autour des créations intégrant le héros de Gotham de ces 40 dernières années.

Murphy propose une vision moins manichéenne qu’à l’accoutumée de l’affrontement entre le chevalier de Gotham et le Clown prince du crime. L’auteur vient questionner la dualité entre ces deux grandes figures de la bande-dessinée, en posant une réflexion simple : et si Batman était finalement à l’origine de la criminalité ? Est-il vraiment bon ? Ces actions ne sont-elles pas caduques, et ne viennent-elles pas garantir un statut quo dans la ville de Gotham ?

L’histoire débute par une course-poursuite entre le Joker et le justicier. Derrière la banalité de l’action, une idée transparait : après des années de lutte contre le crime, le héros est devenu pragmatique et violent. Il n’hésite plus à détruire tout sur son passage, comme un ouragan, pour arriver à ses fins. Les dégâts collatéraux et les blessures infligées aux citoyens sur son passage sont indignes de Batman, pourtant, le chevalier noir fait fit de l’autorité, et use des moyens les plus archaïques pour combattre ses adversaires. Comme il l’explique dans l’une des dernières cases du comics :

“Je n’utilise pas d’armes à feu et je ne tue pas... Mais ça ne fait pas de moi un bon samaritain pour autant. Parfois, c’est une excuse pour laisser libre cours à ma brutalité. Et ça a rendu des criminels comme le Joker encore pires. Je ne sais pas pourquoi je porte le masque. Pour leur faire peur ? Ou parce que je me fais peur à moi-même ?”

Cette réflexion vient faire écho à la multiplication des actes de violences de la part des forces de l’ordre. Comme le décrit le sociologue Fabien Jobard dans l’édition spéciale de La Revue Dessinée de Mediapart centrée autour des violences policières :

“Les policiers doivent se poser deux questions : est-ce que la force est le seul moyen d’exercer le mandat qui m’est confié ? Son usage est-il proportionnel, soit au danger encouru, soit à la résistance qu’on m’oppose ? Il y a violences policières quand l’usage de la force n’est pas nécessaire ou n’est pas proportionné.”

L’identité secrète de Batman est-elle Alexandre Benalla ? Pour autant, la prise de médicaments forcée infligée au Joker lui a permis de recouvrir ses capacités cognitives. Le Clown prince du crime n’est plus animé par ses pulsions destructrices et le chaos, il aspire à une vie normale, comme s’il était “guéri” de sa folie. Il demande à se faire appeler Jack Napier et souhaite poursuivre en justice la GCPD pour non-assistance à personne en danger.

LE JOKER, POPULISTE DE GOTHAM

Le “chevalier blanc” veut poursuivre sa lutte contre les institutions de la ville, au-delà des tribunaux. Si Batman est persuadé qu’il s’agit d’une ruse, utilisée par le Joker pour anéantir Gotham, Harley Quinn, quant à elle, est convaincue de la sincérité de Jack Napier.

Celui-ci vient s’opposer aux élites, il se qualifie de représentant des 99% d’opprimés, les premières victimes de la corruption. Il mène des actions de solidarité dans les quartiers populaires et soulève un problème de taille pour l’intelligentzia Gothamite : selon Jack Napier, Batman se bat dans les quartiers les plus pauvres, là où la criminalité est la plus importante. Dans ses affrontements, il détruit régulièrement les infrastructures, ce qui permet aux rentiers d’acheter des biens immobiliers à moindre coût, et d’utiliser le fond d’urgence “réparation Batman” de la municipalité pour rénover les appartements afin de maintenir des loyers élevés.

Pour ce défenseur des oubliés de Gotham, Batman défend les intérêts des plus riches, il appartient à l’élite bourgeoise et permet aux élus locaux d’établir leur politique sur le vigilantisme, en maintenant un budget minimal pour la police.

Les agissements de Jack Napier rappellent fortement l’organisation du mouvement de désobéissance civile d’Occupy Wall Street : il demande à manifester pacifiquement et à occuper les lieux institutionnels de la ville. On peut également faire un parallèle avec l’adaptation cinématographique de Joker par Todd Phillips sortie en 2019, où le vilain est cette fois-ci l’instigateur, malgré lui, d’un mouvement de révolte à Gotham. Mais l’auteur sème le doute, le lecteur s’interroge lors de la lecture du comics, de la volonté de Jack à faire évoluer la situation sociale. S’il s’entoure de figures contestataires et fait du quartier de Backport son cheval de bataille, l’ex-Joker est avant tout un redoutable adversaire politique, est-il convaincu de sa démarche ou s’appuie-t-il sur la colère populaire pour se faire élire à la mairie ?

Batman White Knight pose des réflexions très intéressantes en rattachant l’univers du chevalier noir aux problématiques d’actualités. Si Sean Murphy soutient en interview que ce comics n’a pas de portée politique, il est pourtant difficile de ne pas y voir un commentaire sur la situation des États-Unis sous l’égide de l’ancien président Trump. Au fur et à mesure de la lecture, ces questionnements moraux sont abandonnés pour laisser place à une lutte plus classique contre un ennemi mystérieux. Les idées censées réinventer le récit sont donc laissées en suspend, et les pistes d’élucubrations évoquées plus haut concernant Batman et le Joker sont rapidement expédiées en quelques pages.

Si l’histoire redevient plus simple dans ses derniers chapitres, les visuels du comics, quant à eux, restent saisissants, de la première à la dernière vignette. Les planches colorisées par Matt Hollingswoth détonnent par un découpage net du clair-obscur. Chaque case regorge de détails, la mise en scène des scènes d’action est particulièrement dynamique, grâce au travail sur le mouvement des personnages et des déplacements en véhicule. Sean Murphy propose également un travail sur le re-design des personnages iconiques de la mythologie de Batman.

Les nouveaux costumes sont réussis, et viennent prendre à contre-pied les dernières versions de l’univers du justicier, plus tournées vers l’aspect technologique, à l’instar d’Iron Man chez Marvel.

Trois ans après la publication de Batman White Knight, il apparaît que ce comics était une bouffée de fraîcheur au sein des publications de DC. Alors que, dans la continuité classique, le chevalier noir fait face depuis 2018 à ses doppelgängers maléfiques dans l’arc scénaristique Batman Metal, l’histoire de White Knight nous narre un récit politique troublant, bien loin des affrontements cosmiques entre multivers auxquels la maison d’édition a fini par nous habituer.



Photographie réalisée par Juliette Miglierina, modèle Emma Miglierina.



CHRONIQUE CINÉMA : BURNING

par Heolruz

Chang-dong Lee est un personnage au parcours atypique qui n'a découvert le cinéma en tant que producteur qu'à l'âge de 40 ans. Pour autant cette tardive rencontre avec ce milieu n'est pas un point faible. En effet, avant d'être producteur, Chang-dong Lee est un écrivain de renom en Corée du Sud. Il est un auteur à succès, et cette qualité d'écriture se retrouve dans les œuvres qu'il nous propose, que ce soit dans ses romans ou bien ses longs-métrages : sa qualité narrative est indéniable. La puissance de son cinéma réside dans plusieurs aspects. En premier lieu : son enfance, ses études et son rapport à la société coréenne durant ses années universitaires font de lui un fervent militant contre la dictature et notamment le régime militaire qu'il a subi en Corée du Sud dans les années 1980. Ses œuvres se teignent donc d'abord d'une critique plus ou moins évidente des institutions, des dynamiques sociétales de la société coréenne en elle-même. Ensuite, Chang-dong Lee donne à ses personnages des sentiments très particuliers, ils sont souvent en proie à une double solitude, celle d'abord de la solitude sociale due à des ruptures familiales, amoureuses. Les rapports sont difficiles, contraints. La solitude devient ainsi double, elle pénètre le personnage et on retrouve beaucoup de tristesse et de culpabilité sans pour autant négliger le fait que ses personnages sont remplis d'espoir, ils avancent sans cesse sans pour autant savoir réellement où ils vont.

Son premier succès est Green Fish en 1997, sa carrière décolle ensuite avec Peppermint Candy en 1999 - les deux films sont des œuvres qui critiquent de manière explicite la criminalité et les séquelles engendrées par la période de junte militaire, notamment dans Peppermint Candy. Nous nous intéresserons à un film plus récent qui a eu un succès assez important : Burning sorti en salle en 2018 et qui est un film tellement particulier, tellement réussi et qui d'une certaine manière annonce les prémisses sous plusieurs angles de la réussite d'un certain autre film coréen récompensé internationalement - Parasite (2019) de Bong Joon Ho.

Burning est tiré de la nouvelle Les Granges Brûlées (1983) de l'auteur japonais Haruki Murakami qui est connu essentiellement en occident pour Kafka sur le rivage (2002) ou Underground (1998) - oeuvre qui est une suite d'interviews de survivant.e.s de l'attentat de Tokyo en 1995 par la secte Aum. Chang-dong Lee s'entoure pour ce film de Joon-dong Lee, un producteur, avec qui il a déjà travaillé sur deux films (Oasis en 2002 et Poetry en 2010) mais surtout du directeur photographique Kyung-pyo Hong qui est déjà très apprécié et dont le travail est reconnu en Corée du Sud avec sa participation au très bon film Mother (2009) et Snowpiercer (2016) de Bong-joon Ho ; mais aussi de The Strangers (2016) de Hong-jin Na, un film très étonnant et très plaisant autour du genre fantastique, du drame et de l'épouvante. On remarque à travers ces trois films (il a participé à bien d'autres films) une progression ou au minimum, une transformation de sa méthode photographique.



Kyung-pyo Hong a démontré qu'il était fait pour les films de différents calibres et de thèmes divers, l'image qu'il est capable de proposer dans Burning se rapproche dans la qualité et la méthode, de celle qu'il a proposé dans The Strangers et que l'on verra dans Parasite puisque c'est lui qui va occuper le rôle de directeur photographique. Chang-dong Lee s'est donc bien entouré pour faire ce film, avec un environnement compétent fait de connaissances et de virtuoses en art (autant au niveau de l'image qu'au niveau du son puisque la bande sonore est très réussie également), il ne reste maintenant plus qu'à dérouler le film.



vite à Jong-Soo, celui de brûler des serres comme passe-temps. Dès lors commence une histoire particulière où les caractères de trois personnages vont tenter de s'affirmer, les liens qu'ils unissent se brisant, se renouant tantôt. La géographie est assez singulière, on alterne entre une petite chambre dans un quartier sur les hauteurs de Séoul puis et une villa luxueuse avant de se rendre à la campagne où les racines des personnages s'ancrent plus ou moins bien avec leurs souvenirs passés. Chang-dong Lee dépeint sans doute le sentiment ardent qu'espèrent les coréens : celui du changement politique - contexte de la révolution des bougies en 2016 qui a renversé la présidente Geun-hye Park. Lui-même a été ministre de la Culture en 2003/2004 et ce thème autour des flammes, du brasier et de la combustion n'est sans doute pas un message hasardeux. Les rapports sociaux sont eux-mêmes abordés qu'ils soient immatériels avec les difficultés à se comprendre entre personnages, ou matériels où la critique des inégalités économiques est criante. Il en ressort ce triangle amoureux qui a lieu presque par la force des choses. Animés de dynamiques et de buts très opposés, l'alchimie se réalise tout de même autour de plusieurs thèmes comme la recherche du bonheur, de sa place dans le monde, l'amour ou encore la folie. On ne regrettera pas que les personnages soient stéréotypés, Burning est comme beaucoup de films coréens un film multigenre. L'histoire est globale et à la fois personnelle, elle est à la fois dramatique et policière sans que ça soit vraiment le cas. De manière anachronique, ce film est plus noir que Parasite, c'est peut-être le léger défaut que l'on peut trouver, la comédie est peu présente et elle est montrée comme étant une phase dérangeante, gênante à voir. Néanmoins, ce film annonce en quelque sorte le succès de Parasite, un film multigenre, un film typiquement coréen sur ses aspects sociaux, l'épanouissement d'un directeur photographique formidable et on espère encore voir des films de ce calibre dans les mois et les années qui viennent.

Le court-métrage que je vous propose ce mois-ci est Beautiful New Bay Area Project (2013) de Kiyoshi Kurosawa. Réalisateur à la filmographie fournie, ce court-métrage est encore une curieuse œuvre qui a pour but de faire travailler nos neurones. Une dockeuse travaille sur un chantier sur un quai du port, lorsqu'un jeune héritier riche en quête de réaliser son projet immobilier fait sa "rencontre" (je mets entre guillemets, car on ne peut pas appeler ça une véritable rencontre normale). Le jeune homme joue de sa position économique avantageuse, mais elle refuse ses questions. Vexé, il lui vole son badge utile au travail et s'enfuit. Yokô décide alors d'aller le récupérer peu importe les moyens face à un freluquet déraisonné.



LAISSEZ TOMBER CERTAINS MASQUES

par Maeva Trouilh

La vie n'est pas un éternel bal masqué et pourtant, régulièrement, nous portons un masque. Il ne se voit pas, il est difficile à quitter. Nous essayons avec ce masque d'être au plus proche de ce que les autres veulent que nous soyons. Parfois, cela nous déçoit même, nous devons mettre à mal nos opinions pour faire croire à l'autre que nous pensons comme lui et on ne se reconnaît plus. Certaines personnes vont jusqu'à agir différemment suivant les personnes avec qui elles sont. Mais dans ce cas là, comment être vous-même ?

L'être humain a constamment besoin de l'accord des autres pour se sentir intégré dans un groupe. Et en tant qu'être social, nous avons besoin justement d'être accepté pour ne pas finir seul. Beaucoup d'entre nous ont peur du rejet, peur de finir seul, d'être abandonné. Et se conformer aux pensées et opinions des autres nous rassure et nous permet de nous dire que nous ne finirons pas seuls. Ainsi, nous renions une partie de nous, celle qui fait que nous sommes qui nous sommes. On se cache pour ne pas montrer une partie de nous qui ne nous plaît pas ou qui ne plaira pas à autrui. Parfois, cela est bon, car porter un masque nous permet de ne pas montrer nos faiblesses et ainsi nous sommes protégés des autres qui pourraient nous nuire.

De plus, avec l'avènement des réseaux sociaux, cette idée de masque et de paraître a pris énormément d'ampleur. Nous sommes constamment à la recherche d'un idéal, le besoin de montrer que nous sommes comme tout le monde l'emporte... C'est comme cela pour beaucoup de personnes. Nous allons uniquement nous montrer sous nos beaux jours, dans de beaux cadres, heureux avec la joie de vivre. Mais en réalité nous savons très bien que ce n'est pas tout le temps comme ça, et ce, même pour les plus grands influenceurs. On finit la plupart du temps par idéaliser la vie des autres et détester la sienne ou se dire qu'on aurait été super heureux si nous avions la même vie qu'un tel...

Alors, comment oser être soi et faire tomber les masques dans une société qui ne nous laisse pas vraiment le choix ?

Si ce qu'il y a d'écrit plus haut fait écho à des choses en vous, il est probable que cela vous arrive de porter un masque. Ce n'est pas grave, tout le monde dans sa vie en porte au moins un de temps en temps. Il est parfois difficile d'accepter le fait que oui nous agissons par rapport aux autres et non pas par rapport à nos propres convictions. Encore une fois, ce n'est pas grave. Ne vous culpabilisez pas.

Pour oser retirer ce masque qui nous colle à la peau, il faut affronter sa peur, celle d'être rejeté, abandonné. Il faut réfléchir sur cette peur qui parfois est loin d'être fondée. En effet, bon nombre de personnes vous aimeront pour qui vous êtes vraiment. Pas besoin d'être comme tout le monde, justement, ce qui fait que vous êtes un être à part entière, c'est que vous êtes vous. Avec vos défauts, vos qualités, vos opinions et vos convictions.

